En sortant de la salle, arrêtez-vous devant le soldat britannique qui se recueille.

Sonnez, clairons, au nom des riches Morts !
Chacun d'entre eux, fût-il solitaire et pauvre de son vivant,
En mourant nous a offert un cadeau plus précieux que l'or.
Ceux-là se sont dépouillés du monde ; ils ont versé le rouge
Et le doux vin de la jeunesse ; ils ont renoncé à leur avenir
De travail et de joies, au calme inespéré
Que les hommes appellent l'âge ; et pour ceux qui auraient dû être,
Leurs fils, et ils ont donné, leur immortalité.

Rupert Brooke, <u>Les morts</u>, 1915

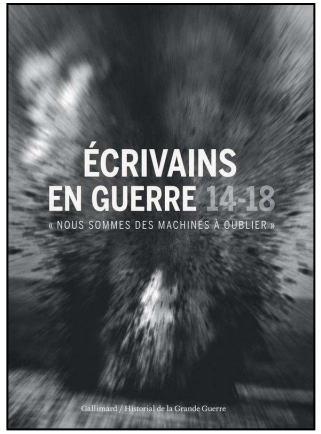
<u>A savoir</u> :

Le devoir de mémoire fut une préoccupation dès la fin de la guerre. Les monuments commémoratifs se sont alors multipliés. En France, chaque commune s'est dotée de son monument aux morts.

Le 11 novembre devient une journée du souvenir pour honorer les morts.

HISTORIAL de la Grande Guerre
MUSÉE - Péronne | Somme

Service éducatif



<u>PARCOURS LITTÉRAIRE</u>

« Ecrivains en guerre 14-18 »

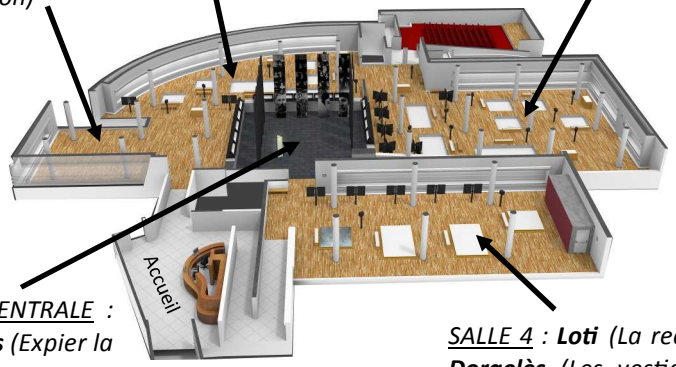
Ce livret vous invite à découvrir le musée à travers un parcours littéraire qui vous permettra d'avoir un autre regard sur le vécu des combattants et des civils durant la Première Guerre mondiale.

Au cours de ce parcours littéraire, vous serez dirigés de salle et salle, d'objet en objet. A la lecture des différents témoignages, vous pourrez aborder différents aspects de la Grande Guerre.

*<u>SALLE 2</u> : **Jünger** (L'occupation), **Barbusse** (La religion), **Remarque** (La brutalisation)*

*<u>SALLE 3</u> : **Cendrars** (Le bruit de la guerre), **Giono** (Le deuil), **Duhamel** (Le difficile retour à la vie civile)*

*<u>SALLE 1</u> : **Chevallier** (La mobilisation)*



*<u>SALLE CENTRALE</u> : **Dorgelès** (Expier la guerre)*

*<u>SALLE 4</u> : **Loti** (La reconstruction), **Dorgelès** (Les vestiges archéologiques), **Brooke** (Le souvenir)*

Entrez dans le musée.

Face à vous, sont présentées les affiches française et allemande de mobilisation.

Sur toutes les mairies, on pose l'affiche. Les premiers cris : C'est affiché ! La rue se bouscule, la rue se met à courir. Les cafés se vident, les magasins se vident, les cinémas, les musées, les banques, les églises, les garçonnières, les commissariats se vident.

Toute la France est devant l'affiche et lit : Liberté, Egalité, Fraternité - Mobilisation générale. Toute la France, dressée sur les pieds pour voir l'affiche, serrée, fraternelle, ruisselante de sueur sous le soleil qui l'étourdit, répète : « La Mobilisation », sans comprendre. Une voix dans la foule, comme un pétard : C'EST LA GUERRE ! […]

On a dit aux Allemands : « En avant pour la guerre fraîche et joyeuse ! *Nach Paris* et Dieu avec nous, pour la plus grande Allemagne ! » Et les bons Allemands paisibles, qui prennent tout au sérieux, se sont ébranlés pour la conquête, se sont mués en bêtes féroces.

On a dit aux Français : « On nous attaque. C'est la guerre du Droit et de la Revanche. A Berlin ! » Et les Français pacifistes, les Français qui ne prennent rien au sérieux, ont interrompu leurs rêveries de petits rentiers pour aller se battre.

Il en a été de même pour les Autrichiens, les Belges, les Anglais, les Russes, les Turcs, et ensuite les Italiens. En une semaine, vingt millions d'hommes civilisés, occupés à vivre, à aimer, à gagner de l'argent, à préparer l'avenir, ont reçu la consigne de tout interrompre pour aller tuer d'autres hommes. Et ces vingt millions d'individus ont accepté cette consigne parce qu'on les avait persuadés que tel était *leur devoir*.

Vingt millions, tous de bonne foi, tous d'accord avec Dieu et leur prince… Vingt millions d'imbéciles… Comme moi !

Gabriel CHEVALLIER, <u>La peur</u>, 1931

<u>*A savoir*</u> *:*

En France et en Allemagne, la mobilisation se fait sur la base de la conscription. Au Royaume-Uni, le gouvernement fait appel aux volontaires.

Le texte remet en cause l'idée reçue d'un départ pour la guerre « la fleur au fusil ».

Derrière vous, se trouve une accumulation d'objets rouillés.

Le champ s'enfonçait dans la zone rouge comme une encoche et les boyaux comblés s'y dessinaient encore, d'une terre moins brune et parsemée de craie. Alentour, rien n'était défriché. Le sol était resté figé dans l'ancienne épouvante, et sur les sacs à terre pétrifiés des parapets, le chiendent même n'avait pu mordre. Il n'a poussé, de ce côté-là, que ces vrilles de barbelé, qui se tortillent, et ces baïonnettes rouillées, dont la poignée dépasse.

Quelle tuerie, quelle déroute a-t-il fallu, pour joncher le terrain de ces cuirs en lambeaux, de ces masques troués, de ces fusils. Et ces débris jaunis qui traînent, cette calotte d'ivoire, polie comme un galet… Il n'y a donc pas de glaneuses pour les os ?

Roland Dorgelès, <u>Le réveil des morts</u>, 1923

<u>*A savoir*</u> *:*

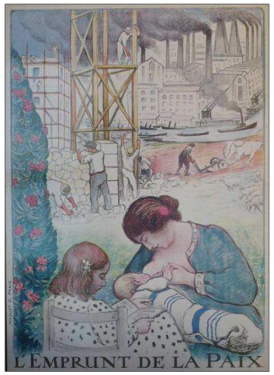
C'est en quantité énorme que l'on trouve encore aujourd'hui les résidus de la Première Guerre mondiale : casques, fusils, queues de cochon, morceaux de barbelé, chaussure, corps ou obus.

Chaque année les unités d'intervention de déminage procèdent à la destruction de plusieurs tonnes de bombes.

On estime que la terre rendra encore les tristes souvenirs de la guerre pendant plusieurs siècles.

Laissez l'obscurité et entrez dans la salle 4.

Rendez-vous en face de ces objets.



Une des étrangetés de ces déserts, improvisés en pleine France, c'est cette profusion de réseaux en fils de fer barbelés qui serpentent partout, leurs inextricables lignes, larges d'au moins dix mètres, hérissées de piquants comme les chenilles de poils, se croisent, s'enlacent, pendant des kilomètres, à perte de vue, parmi les trop luxuriants herbages, attestant le prodigieux travail des légions d'araignées humaines… Pour enlever tout cela, pour combler toutes ces déchirures de la terre, combien d'années faudra-t-il ? Sans même parler de rebâtir villes et villages, combien en faudra-t-il, d'années, pour ramasser tant de fer, pour emporter tant d'obus tombés comme grêle, et dont plusieurs, non encore éclatés, constitueront pendant longtemps une menace aux laboureurs ?

Pierre Loti, Soldats bleus, 1914-1918

A savoir :

Après les combats, il a fallu songer à reconstruire. La tâche s'avérait ardue tant les destructions étaient importantes. On estime qu'il serait tombé dans la Somme un obus tous les centimètres carrés. D'ailleurs, une grande partie du département fut classée en zone rouge, c'est-à-dire qu'on ne devait pas reconstruire. Mais la volonté de la population de revenir chez elle a été plus forte.

Positionnez-vous à l'entrée de la salle 2.

En regardant la vitrine, le reflet vous invite à entrer dans le conflit.

BEN (Droits réservés)

Continuez tout droit vers la vitrine « Invasion et exode ».

A savoir :

Dès l'été 14, des territoires sont envahis : la Belgique et le Nord de la France par les Allemands sur le front Ouest ; une partie de l'Allemagne par les Russes sur le front Est.

Comme le dénonce la propagande, les populations civiles de ces zones occupées sont victimes d'exactions. Néanmoins...

J'avais mon logement chez un couple qui possédait une fort jolie fille. Nous nous partagions les deux pièces que comprenait la maisonnette, et le soir, je devais traverser la chambre de la famille. […] Un beau matin que je voulais sortir de ma chambre pour prendre mon service, la fille s'appuya de dehors contre la porte. Je crus que c'était l'une de ses plaisanteries et me mis de mon côté à m'arc-bouter fortement contre cette porte, que nos pressions opposées finirent par soulever de ses gonds, si bien que nous nous promenions à travers la pièce en la portant. Tout d'un coup, la cloison tomba et la belle apparut en costume d'Eve, pour notre embarras commun et la grande hilarité de sa mère.

Ernst JÜNGER, Orage d'acier, 1920

A savoir :

Contraint de cohabiter avec l'occupant, tout d'abord perçu comme un barbare, les populations civiles apprennent à le connaitre.

On prend peu à peu conscience que c'est un homme comme les autres.

Rendez-vous devant la fosse « soldat français 1916 ».

Dimanche matin, je survolais la ligne de feu. Entre les bords extrêmes, entre les franges des deux armées immenses qui sont là, l'une contre l'autre, à se regarder et à ne pas se voir en attendant - il n'y a pas beaucoup de distance ; des fois quarante mètres, des fois soixante. A moi, il me paraissait qu'il n'y avait qu'un pas, à cause de la hauteur géante où je planais. Et voici que je distingue, chez les Boches et chez nous, dans ces lignes parallèles qui semblaient se toucher, deux remuements pareils ; une masse, un noyau animé et, autour, comme des grains de sable noirs éparpillés sur du sable gris. Ça ne bougeait guère ; ça n'avait pas l'air d'une alerte ! Je suis descendu quelques tours pour comprendre.

J'ai compris. C'était dimanche et c'étaient deux messes qui se célébraient sous mes yeux : l'autel, le prêtre et le troupeau des types. Plus je descendais, plus je voyais que ces deux agitations étaient pareilles, si exactement pareilles que ça avait l'air idiot. Une des cérémonies - au choix - était le reflet de l'autre. Il me semblait que je voyais double. […] J'ai entendu un murmure - un seul. Je ne recueillais qu'une prière qui s'élevait en bloc, qu'un seul bruit de cantique qui montait au ciel en passant par moi.

Henri Barbusse, <u>Le Feu, journal d'une escouade</u>, 1916

<u>A savoir</u> :

La guerre apparait aux pays belligérants comme une cause juste. Chacun pense alors que dieu est à ses côtés.

Face à l'adversité, de nombreux soldats trouvent aussi un réconfort dans la religion comme le montrent de nombreux objets issus de l'artisanat de tranchée.

Rejoignez la salle centrale en empruntant le plan incliné. Entrez dans sa pénombre et découvrez les eaux fortes d'Otto Dix, artiste allemand, qui a voulu par ses œuvres, expier la guerre.

L'air est fripé de bruits légers : le chant lointain d'un coq, les cahots d'une voiture, un gros chien qui aboie. Il fait juste assez de brise pour que je sente l'odeur de ces petites pommes rouges dont un arbre est chargé. J'oublie délicieusement que je suis un soldat.

Et pourtant non… Machinalement, tandis que je rêve, le soldat veille sur moi. Sans y penser, je guette si rien ne bouge sur la crête, je cherche où la mitrailleuse aurait le meilleur champ de tir, et, soudainement, ce parfum aigrelet de pommes me rappelle que je n'ai pas pris mon masque.

Est-ce bête ! La guerre a tout gâté. Pour moi, un fossé est maintenant une tranchée, un trou un entonnoir, une ferme un cantonnement, et si je me cogne dans une corde à sécher le linge, je m'écrie sans réfléchir : « Faites passer, attention au fil… » Redeviendrai-je jamais l'homme que j'ai été ?

Roland Dorgelès, <u>Les croix de bois</u>, 1919

<u>A savoir</u> :

La guerre, les combats, les horreurs marquent à jamais les esprits des soldats.

Comment oublier le sang, la chair et les cris des hommes tombés autour de vous ?

Nombre d'anciens combattants disaient avoir toujours eu ces visions de cauchemar dans leur sommeil.

Avancez jusqu'aux deux fosses médicales. Sur la caisse en bois, apparait un nom.

« La peau commence à bien recouvrir les bourgeons. Encore quelques semaines, et puis, un pilon ! Tu fileras comme un lapin. »

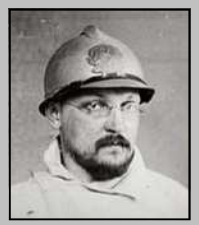
Plaquet essaie un menu rire sec qui ne veut dire ni oui ni non, mais qui traduit une grande timidité et autre chose encore, de fort trouble.

« Pour le dimanche, tu pourras mettre une jambe artificielle. On passe dessus une chaussure ; le pantalon cache tout. Impossible de rien y voir. »

[…]

« Je ne sortirai guère de la maison.

- Avec un bon appareil, Plaquet, tu pourras marcher comme tout le monde. Pourquoi ne sortirais-tu pas de la maison ? »



Plaquet hésite et se tait.

« Pourquoi ? »

Alors d'une voix imperceptible, il dit :

« Je ne sortirai jamais ; j'aurais honte… ».

Georges Duhamel, <u>Vie des martyrs</u>, 1917

<u>A savoir</u> :

La Première Guerre mondiale, par la violence de ses nouvelles armes modernes et toujours plus efficaces, a entrainé un nombre important de blessés et de mutilés parmi lesquels les plus visibles, ceux touchés au visage, les gueules cassées.

La médecine propose alors une chirurgie réparatrice avec la pose de prothèses.

Tournez-vous vers la fosse « soldat allemand 1916 ».

La pelle est bien utile pour aménager les tranchées. Les soldats lui trouvent une autre fonction.

A vrai dire, la baïonnette a perdu de son importance. Il est maintenant de mode chez certains d'aller à l'assaut simplement avec des grenades et une pelle. La pelle bien aiguisée est une arme plus commode et beaucoup plus utile ; non seulement on peut la planter sous le menton de l'adversaire, mais, surtout, on peut assener avec elle des coups très violents ; spécialement si l'on frappe obliquement entre les épaules et le cou, on peut facilement trancher jusqu'à la poitrine. Souvent la baïonnette reste enfoncée dans la blessure ; il faut d'abord peser fortement contre le ventre de l'ennemi pour la dégager et pendant ce temps on peut facilement soi-même recevoir un mauvais coup.

Erich Maria Remarque, <u>A l'Ouest rien de nouveau</u>, 1929

Massues de tranchées (Fosse « soldat britannique 1916 »

<u>A savoir</u> :

Au moment de l'assaut, lorsque le soldat franchit le parapet et se retrouve sur le no man's land, son arme privilégiée reste le fusil. Mais dès qu'il pénètre dans la tranchée ennemie, l'espace devient plus étroit. Le fusil et la baïonnette deviennent encombrants.

Les soldats de tous les pays choisissent des armes moins conventionnelles et plus pratiques dans le combat au corps à corps comme des couteaux, des massues ou pourquoi pas des pelles.

Dirigez-vous vers la salle 3. Dès que vous entrez, tournez-vous vers la droite. Vous voila dans la ligne de mire des mitrailleuses.

La canonnade ininterrompue qui descendait du Nord avait réellement l'ampleur, le grondement continu, le rythme éternel et sans cesse renouvelé, la respiration de l'océan. Cela était grandiose et élémentaire comme la manifestation d'une force de la nature. […] Cela tenait de l'opéra et de la prestidigitation. De la prestidigitation par la rapidité du trucage et de l'opéra par la musique d'accompagnement car chacune de ces fusées était accompagnée du tac-tac-tac d'une mitrailleuse, de coup de fusil plus ou moins précipités et plus ou moins nourris, de l'éclatement comme dans une eau profonde des grenades à main ou des *minen* et, quand la lumière s'était éteinte, de l'explosion d'un gros pétard ou de la détonation d'une bombe à retardement. Par rapport à ces fusées blanches éblouissantes, quand une fusée verte ou rouge s'élevait isolément, elle paraissait perdue à l'horizon et ce décalage d'optique s'accentuait du fait qu'au signal de l'une de ces fusées colorées une grande lueur, comme un éclair de chaleur tressaillant au ras du ciel noir, ébranlait la nuit opaque, aussitôt suivie d'une volée d'obus qui éclataient sur les tranchées à nos pieds ou passaient en hululant bien au-dessus de nos têtes. Après leur explosion rageuse à proximité ou fracassante dans le lointain, on entendait en écho leur coup de départ. Un, deux, trois, quatre, cinq, six…, comptais-je à haute voix pour estimer la distance de l'emplacement des batteries. Tout cela n'avait rien de précipité, paraissait bien réglé et n'offrait rien de particulièrement dramatique mais était prenant. On ne pouvait en détourner les yeux et l'on suivait le spectacle à l'oreille. C'était comme ça et cela avait toujours dû être comme ça vu du haut de cette crête. Et ce n'était pas mal, quoique absurde.

Mais pourquoi nous avoir menés au spectacle ?...

Couchez-vous, dis-je à mes hommes.

Blaise Cendrars, <u>La main coupée</u>, 1945

<u>A savoir</u> : La Première Guerre mondiale reste pour nous une guerre silencieuse. Quasiment aucun enregistrement des combats nous est parvenu. Pourtant, nombre de témoignages de combattants font état d'un champ de bataille toujours bruyant.

Tournez-vous vers le mur de droite et découvrez le triptyque de Devambez, <u>La pensée aux absents</u>, 1927.

La grande salle de la ferme est pleine de monde. On a tout enlevé : le buffet ; l'armoire, le pétrin. On a aligné le long des murs les chaises à dossier droit. On est assis là sur ces chaises autour de la salle vide. On a éteint l'âtre. On a balayé les cendres, on en a fait un tas au milieu de l'âtre pour bien dire qu'il n'y a plus de feu.

Au milieu de la salle, la table toute nue, toutes vide et, aux quatre coins de la table, de longs cierges jaunes allumés.

Tous ceux du plateau sont là. Ils sont tous venus : des vieux, des femmes et des filles, raides sur leurs chaises raides. Ils ne disent rien. Ils sont à la limite de l'ombre. Ils regardent la table vide et les cierges, et la lumières des cierges vient juste un peu mouiller leurs mains à plat sur les genoux. De temps en temps quelqu'un tousse. La Félicie a sorti son deuil. Le deuil toujours prêt dans l'armoire : la jupe noire, le corsage noir à pois blancs et, sur la tête le fichu noir qui, tout d'un coup, la fait vieille. On ne voit d'elle que ses yeux rouges et sa grande bouche toute tordue

Jean Giono, <u>Le grand troupeau</u>, 1931

<u>A savoir</u> : La mort est omniprésente tout au long des quatre années de guerre. Elle touche toute la société de l'époque : civils et militaires, hommes, femmes, enfants, pères, fils, maris…

Le deuil est un processus nécessaire de délivrance important qui se fait de façon individuelle ou collective.